Place et représentation des femmes dans les structures civiques des provinces de l'Empire

L'exemple des cités romaines et romanisées de l'Afrique sous les Sévères

Caroline Hoerni

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/478>

DOI : 10.4000/mondesanciens.478

ISSN : 2107-0199

Éditeur

UMR 8210 Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

Référence électronique

Caroline Hoerni, « Place et représentation des femmes dans les structures civiques des provinces de l'Empire », *Cahiers « Mondes anciens »* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 20 juillet 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/478> ; DOI : 10.4000/mondesanciens.478

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Les *Cahiers « Mondes Anciens »* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Place et représentation des femmes dans les structures civiques des provinces de l'Empire

L'exemple des cités romaines et romanisées de l'Afrique sous les Sévères

Caroline Hoerni

- 1 Certaines sociétés méditerranéennes antiques se distinguent par la participation des femmes à la vie publique. Pour la partie orientale du bassin méditerranéen, c'est un fait établi dans les cités grecques dès l'époque hellénistique¹ ; pour la partie occidentale, leur collaboration est connue essentiellement dans le cadre de l'Empire romain. L'implication des femmes dans le développement urbain et le fonctionnement des structures civiques est bien renseignée par les sources épigraphiques dans les provinces romaines d'Afrique. Dès le I^{er} siècle ap. J.-C., des inscriptions latines témoignent d'honneurs et remerciements que leur adressent les collectivités publiques, et de leur rôle dans la mise en place des institutions municipales² ; sous les Flaviens et les Antonins, sont attestés des décrets de funérailles publiques en faveur de femmes, dans les cités maurétaniennes et hispaniques³. La représentation des femmes dans les dédicaces publiques s'amplifie à partir de Marc Aurèle et jusque vers 250 : cette période est un temps fort de la croissance urbaine et de la promotion coloniale, notamment en Afrique Proconsulaire et en Numidie à l'époque sévérienne, que je privilégie pour sa richesse documentaire. Les femmes ont, à mon avis, pleinement participé à ce mouvement, bien que leur participation directe à la promotion juridique des cités ne soit pas démontrable.
- 2 Analyser la dynamique civique féminine dans le cadre de la romanisation est très stimulant. Je définirai ici de manière très simple le terme « romanisation » : la diffusion en Afrique du système culturel romain par des notables d'origine italienne ou provinciale, habitant l'Italie ou les provinces, et son adoption et adaptation aux usages locaux par les mêmes notables. La notion autorise par ailleurs une lecture des sources dans trois directions : sociale, car c'est selon Yvon THÉBERT (1978, p. 77) un « phénomène de classe » animé par les élites locales ; politique, puisque sont mis en œuvre des modèles institutionnels ; culturelle, dans la mesure où sont présentés des qualités,

comportements, etc. efficaces et à imiter. Or, en s'intéressant aux femmes, on a l'occasion d'examiner l'une des « facettes d'une domination impériale qu'il conviendrait de qualifier de polycentrique » (LE ROUX 2004, p. 303). En effet, se concentrer sur les femmes permet de placer le système culturel au cœur de l'analyse, dans une logique fonctionnelle : c'est l'élément primordial justifiant la suprématie sociale et légitimant l'exercice du pouvoir, et sur lequel s'appuient les stratégies de sollicitation et de communication.

- 3 Au début du III^e siècle, les femmes partagent visuellement l'espace public avec les hommes, à travers l'apparat monumental des colonies et municipes⁴. Ainsi, vers 230, les statues des notables et hauts fonctionnaires, alignées sur le forum de Cuicul, une colonie nervienne⁵ : la statue dédiée à la flaminique Claudia fille de Tiberius⁶, datant peut-être du début du II^e siècle ; celles offertes par la *Respublica* aux filles du légat propréteur de Numidie, deux demoiselles clarissimes, à la fin de 209 ou au début de 210⁷ ; celle élevée par son mari et ses fils à Gargilia Marciana en 225, à l'occasion de son anniversaire, avec distribution de sportules aux décurions et organisation de spectacles pour les citoyens⁸.
- 4 Les femmes ne partagent pas seulement l'espace monumental avec leurs concitoyens mâles. Elles contribuent avec eux à la munificence des cités, à l'activité civique, et en partie à l'administration politique, à travers certaines charges publiques (*patronae*) et religieuses (*flaminicae*, *matronae*, ainsi que des prêtrises publiques locales). Le *Digeste* (50, 4, 3 et 50, 17, 2) rappelle que les femmes sont écartées de la vie civile pour cause d'incapacités : elles ne peuvent exercer aucune magistrature ni être curiale⁹. Toutefois, rien ne les empêche de contribuer à la vie publique, selon des modalités de ce fait différentes de la participation masculine. Le pouvoir effectif dont elles disposent, qui est d'essence familiale, repose principalement sur leur renommée, leur fortune, leur entregent ; il est avéré par la communauté, en reconnaissance d'une *auctoritas* bien réelle, on le verra avec les patronnes. Cependant, parce qu'elles n'occupent pas de magistratures municipales, le cadre de leur intervention politique est peu préhensible. Les spécificités juridiques attachées à la régulation de leur activité publique sont également difficiles à saisir.
- 5 Enfin, concernant l'activité féminine globale, nos documents ne révèlent pas de différence notable liée au statut des cités. Pourtant, dans les colonies et municipes, l'activité publique est normalisée et intégrée dans le fonctionnement municipal ordinaire, suivant le modèle romain (flaminicat, *ordo matronarum*). Par exemple, le flaminicat étant institutionnalisé, son administration et les conditions d'exercice varient sans doute selon que l'on est dans une colonie ou une communauté pérégrine. Or, il apparaît – hors les spécificités locales – que l'activité et l'image des femmes dans le paysage public ne dépendent guère du statut de la cité considérée. En effet, les mêmes représentations textuelles de l'activité féminine, déployée dans le cadre de la promotion du modèle politique romain, se trouvent dans des cités pérégrines et dans les cités romaines : les fonctions occupées par les femmes, les circonstances de leurs interventions, la figure et le vocabulaire attachés à leur mise en scène sont identiques. Comment, dans ces conditions, comparer les modalités concrètes des interventions féminines selon le statut juridique de la cité, d'autant plus que des incertitudes statutaires pèsent encore sur certaines localités ? La documentation me semble insuffisante et trop imprécise au regard des exigences juridiques formulées au paragraphe précédent pour apporter des réponses satisfaisantes.
- 6 Il m'a donc paru plus utile ici de lire en positif ces creux juridiques, et de considérer l'engagement civique féminin sans se limiter aux cités de droit romain, pour en apprécier

l'ampleur : les femmes participent au fonctionnement et à l'extension du modèle municipal romain, qui ne se limite pas à l'exercice des magistratures. Leur rôle politique est en revanche difficile à préciser, hors leur collaboration religieuse (flaminiques, matrones), qui est fondamentale dans les structures institutionnelles coloniales, mais dont la portée en termes d'exercice du pouvoir n'est pas quantifiable¹⁰.

- 7 Le fil soutenant cette réflexion est donc l'idée d'une médiation des femmes dans les dynamiques de romanisation, aux niveaux sociopolitique et culturel. Cette médiation s'exprime dans nos sources suivant deux modèles : celui d'une citoyenne active, et celui d'une matrone exemplaire. À travers trois figures de femmes romaines, j'évoquerai la manière dont les femmes s'approprient l'espace municipal, et comment, par ce biais, elles peuvent soutenir et promouvoir les valeurs sociales romaines, contribuant dans le même temps à la diffusion d'un idéal individuel typiquement romain. En effet, si les opportunités d'intervention féminines sont variées, leur représentation s'appuie toujours sur le modèle politique romain. Au sommet de la hiérarchie sociale – provinciale et impériale – œuvrent les patronnes de cités, puissantes intermédiaires entre Rome et les communautés romaines d'Afrique, entre le gouvernement central et le pouvoir municipal, entre l'empereur et les notables locaux. Localement, les flaminiques entretiennent la cohésion civique en tant que prêtresses du culte impérial, et facilitent l'accès de leurs parents aux fonctions décurionales ou équestres. Enfin, les matrones assurent l'intégrité politique de la cité romaine ; prenons garde d'oublier que la qualité de citoyen se donnait par la mère : le premier service civique des provinciales respectables, pourvues du *conubium*, est de propager, dans les cités non romaines et avant l'Édit de Caracalla, la citoyenneté romaine.

Patronae

- 8 L'épigraphie africaine fait connaître une douzaine de patronae en Afrique, au nord-est de la Proconsulaire (d'Utique à Bulla Regia) et en Numidie cirtéenne (Cirta, Thibilis, et Calama)¹¹, où Septime Sévère a été très actif sur le plan municipal ; les textes sont datés du III^e siècle. Il s'agit du patronage public, le *patrocinium publicum*, un lien juridique formé entre une communauté et un individu, établi dans le cas d'une cité par une résolution formelle du conseil municipal, *decreto decurionum*. Choisis par les décurions, les patrons figurent au premier rang de l'album municipal comme membres honoraires de l'*ordo decurionum*. En Italie, une table de patronage (*tabula patronatus*) rappelle ainsi le *patrocinium* de Nummia Varia, contrat conclu avec la cité italienne de Peltuinum Vestinum en 242¹². Contrairement aux hommes, les patronnes agissent dans la médiation ou le bienfait matériel, non dans le bienfait administratif¹³, directement ou par l'intermédiaire de leur réseau. Qu'une femme détienne un pouvoir de nature familiale n'empêche ni son efficacité ni sa reconnaissance officielle : l'*auctoritas* n'est pas propre aux hommes, les femmes en disposent tout autant par leur rang social (*dignitas*) et leurs qualités personnelles, indissociables du rang. L'*auctoritas* fonde d'une part la légitimité à dominer et gouverner, d'autre part la vocation à être un modèle durant sa vie et après sa mort, sur lequel les descendants peuvent à la fois asseoir leur prestige et régler leur comportement¹⁴. L'*auctoritas* de la clarissime Nummia Varia est ainsi évoquée dans la table de patronat qui scelle le contrat conclu avec la cité et précise les attentes de la communauté : elle protégera et défendra les intérêts de la cité et des citoyens *intercedente auctoritate dignitatis suae*¹⁵.

- 9 Les patronae sont, semble-t-il, originaires de la cité patronnée, la *patria*, et y détenaient des intérêts familiaux, politiques et économiques. C'est le cas d'Aelia Celsinilla (FOS, 11), patronne perpétuelle de la colonie de Thuburbo Minus, à qui l'*ordo* dédia vers 220 (?) une statue¹⁶. Le titre *consularis femina* que porte Celsinilla désigne, dès le règne de Caracalla et jusque vers 250, l'épouse d'un consul ou d'un ancien consul¹⁷. Seules quatre *consulares feminae* sont connues par l'épigraphie, dont deux en Afrique, la première attestation étant celle d'Aelia Celsinilla. L'attachement actif et durable de la famille de Celsinilla à la région est bien connu : son père présumé, sénateur assassiné sur ordre de Septime Sévère, était natif de la cité¹⁸ ; son fils, de rang consulaire, fut curateur des colonies de Thuburbo Minus et de Bulla Regia¹⁹, où se poursuivent alors des travaux d'assainissement urbain ; sa petite-fille fut à son tour honorée par la cité de Bulla Regia²⁰. Celsinilla est-elle à l'origine de la renommée familiale ? A-t-elle reçu l'honneur de *patrona perpetua* eu égard à la curatelle de son fils ?
- 10 Curateurs et patrons ont pu exercer des activités complémentaires, les premiers étant chargés de missions extraordinaires de redressement financier ou de contrôle de chantiers, les seconds s'appliquant à promouvoir et embellir leur cité. Est-il possible d'envisager ici une telle complémentarité ? À Thuburbo Minus, Celsinilla la mère est *patrona perpetua* et son fils *curator* ; à Utique, le curateur, son épouse Gallonia Octavia et leurs deux filles sont ensemble patrons perpétuels de la cité²¹. De plus, dans les colonies où se trouvent des *patronae* (Cirta, Bulla Regia, Thuburbo Minus, Utique), une curatelle de rang consulaire est avérée vers la même période. Or, lorsque Vibia Aurelia est patronne à Calama, la cité est encore un municipes (elle ne deviendra colonie qu'après 212), et un curateur clarissime y est connu, mais plus tard ; pour les quatre petites cités (Aviocala, Thibaris, Thibica et Thibilis) dont le statut municipal est inconnu à l'époque où des patronnes furent actives, aucune curatelle n'est attestée²². Par ailleurs, dans nos textes, seules les deux patronnes liées à un curateur sont qualifiées de *perpetuae* : il se pourrait que la charge *patrona perpetua* soit caractéristique des colonies, et octroyée dans un cadre particulier. Dans les colonies, la complémentarité des fonctions entre une patronne et un proche magistrat impérial serait donc effective ; dans les autres cas, la patronne aurait plutôt un rôle d'intermédiaire auprès de l'empereur (voir en ce sens la conclusion de François JACQUES 1984). Ces hypothèses sont séduisantes mais les indices sont minces ; prudemment, on reconnaîtra plutôt une distribution familiale de la responsabilité de la défense des intérêts de la cité.
- 11 Le patronage civique s'exerce souvent dans un cadre familial, entre époux, entre parents et enfants : la fonction peut être détenue conjointement²³ ou se transmettre par continuité familiale. C'est le cas à Bulla Regia où Iulia Memmia (FOS, 449) a fait bâtir des thermes ; en retour, la cité lui offre une statue dominant l'entrée des bains, vers 220-240²⁴. Iulia Memmia a renforcé l'attrait de sa ville natale (*exornavit*) et amélioré les structures sanitaires (*saluti ciuium*). Son père²⁵, alors décédé, avait porté le titre de *patronus et alumnus* de la cité, comme sa fille, si l'on accepte la restitution de Mireille CORBIER (1990) [*pa*] *trona*e et [*alumnae* ?].
- 12 Il ne s'agit plus seulement d'évergétisme, mais de devoir civique : « le terme *alumnus* souligne le lien privilégié et l'affection réciproque qui unissent la cité et son enfant de prédilection, l'*alumnus*, qui a contracté lui-même vis-à-vis de son *alma* cité des devoirs dont il s'acquittera (tel l'*alumnus amantissimus*) par amour pour ses concitoyens, par des actes de bienfaisances divers et notamment par l'exercice ultérieur du patronat » (CORBIER 1990, p. 853)²⁶. Le titre est connu pour d'autres femmes : dans la même cité, Furcia Optata

[Tiberian ?]a, clarissime, est *patrona* et *alumna col (oniae)* ; fille d'un notable local, elle était mariée à Aradius Paternus, peut-être gouverneur de Cappadoce en 231²⁷). À Thamugadi, L. Val (eria) Maximilla, clarissime, fille d'une flaminique de rang clarissime, était *alumna patriae* entre 150 et 200²⁸.

- 13 Ces caractéristiques se retrouvent à Avioccala, petite cité de Proconsulaire de statut inconnu, dont Oscia Modesta Publiana Patruina fut patronne vers 225-250²⁹. Native du lieu, Publiana en est *ciues et patrona*³⁰ : le terme *ciues* est remarquable car peu usité pour les femmes dans un cadre honorifique. Ajoutons que des quatre inscriptions mentionnant cette femme, la dédicace offerte par ses compatriotes est la seule comportant sa nomenclature complète. De plus, le nom de son époux ou de son fils, pourtant personnages importants, ne sont pas précisés : Publiana n'a nul besoin de s'appuyer sur le rang de ses parents masculins pour soutenir sa propre gloire.

- 14 C'est en remerciement des bienfaits qu'elle a prodigués (*ob insignia eius merita*) que la *ciuitas* lui offre une statue. La formule *ob merita* s'inscrit dans la rhétorique épigraphique. Elle appuie le dialogue circulaire bienfaits/honneurs dans le contexte de la collectivité ; l'usage du terme *merita* fait plus précisément référence aux résultats d'un bienfait, qui justifient la reconnaissance épigraphique. Elle participe aussi de la dialectique de l'*exemplum* municipal, en fondant une vocation à l'exemplarité³¹. Ici, les bienfaits ont « donné de l'éclat » à la *patria* (*quibus inlustrat originis suae patriam*) : l'interprétation d'*inlustrare* est large, de « rendre célèbre » à « orner ». Les bienfaits pécuniaires sont souvent précisés par le terme *munificentia*³², ce qui n'est pas le cas ici : on peut donc penser qu'elle a fait connaître cette petite ville auprès du pouvoir impérial dont elle était proche, et dont elle a obtenu quelque avantage. Publiana jouissait en effet d'une belle notoriété : cette clarissime est également mentionnée dans une inscription de la colonie de Thuburbo Maius honorant son jeune fils³³, qui devint légat du proconsul d'Afrique, puis consul suffect sous Gordien. Son mari, originaire de Cirta, sénateur d'origine plébéienne, fut adlecté parmi les patriciens³⁴. Elle est connue encore par deux textes de Rome : une statue dédiée par son petit-fils *auiae et educatrici dulcissimae*³⁵, et son épitaphe versifiée en dialecte ionien datée des années 260³⁶, qu'elle a composée. Elle se dit descendante des Scipions, chante sa culture, rappelle son univirat : une femme *uniuira* n'a eu qu'un seul époux. L'expression de cette qualité est la meilleure preuve de sa *pudicitia* (qui est à la fois la décence personnelle et une vertu civique), du respect qu'elle manifeste pour les convenances sociales ; le qualificatif épigraphique est rare³⁷. Publiana personnifie ainsi le modèle de la dame romaine.

- 15 À l'évidence, les inscriptions concernant des patronnes émanent toutes de communautés fortement romanisées, organisées sur le modèle municipal romain lorsqu'elles ne sont pas colonies ou municipales. N'importe quelle communauté de citoyens, ou une communauté pérégrine dans la mesure où elle se plie aux lois romaines, peut conclure un engagement de *patrocinium publicum*. Cependant, on pourrait s'étonner du fait que des villes aussi petites qu'Aviocala, Thibilis ou Thibaris (ci-dessous), simples *ciuitates*, bénéficient du patronage de femmes aussi puissantes. En fait, cela révèle l'importance que certaines femmes pouvaient tenir dans les réseaux politiques : la préférence marquée par de petites communautés romaines pour des femmes de très haut rang montre qu'elles participent pleinement des stratégies de promotion que se ménagent les cités ; elles apparaissent comme des intermédiaires entre le pouvoir central et les communautés locales, des médiatrices politiques. Ces « petits » patronages n'étaient pas déshonorants

pour des bienfaitrices de cette classe, qui avaient à cœur de promouvoir les intérêts de leur *patria*, d'en accroître le prestige et éventuellement d'obtenir le statut colonial.

- 16 On connaît vers 190 (?) la patronne de la *res publica Thibaritanor (um)*, alors cité pérégrine ou municipe³⁸. Seia Potitia Consortiana (FOS, 693) réunissait toutes les qualités de la patronne idéale³⁹ : native de Thibaris (sa *patria*), clarissime, elle était riche et généreuse. Sa statue a été dressée *ob insignem eius et innumerabile (m) liberalitatem*⁴⁰, sur décision des membres du conseil municipal (*dicernente ordine*), par financement public (PP), sans doute pour un hommage posthume. Une *donatio* (une « largesse », non précisée dans le texte) constitue le prétexte de l'érection, vraisemblablement un don que Consortiana a effectué avant son décès.
- 17 Quant à la communauté de Thibilis en Numidie cirtéenne, elle a choisi pour patronne une femme d'un rang encore supérieur⁴¹ : Vibia Aurelia, fille de *diuus*, sœur et tante des empereurs régnants⁴² ! *Patria* de son premier mari, Thibilis est aussi sa *patria*, à titre honoraire, qu'elle a comblée de son *adfectio* : *ob singu [l] arem eius in patr [ia] m adfectionem* - une affection civique concrétisée par des faveurs financières, ainsi que le signale Elizabeth FORBIS (1996, p. 46 et p. 49), « *Amor and adfectio [...]* signified an honorand's loyalty to a community's stability and prestige which ultimately reflected well upon their own self-image ». Cet idéal du bon citoyen, attaché à la figure publique de tout individu servant sa cité⁴³, permettait d'associer pouvoir central et service local, ici en rapprochant Rome et Thibilis à travers Aurelia, les unissant dans une communauté quasi-familiale. L'activité médiatrice d'Aurelia prendrait encore plus de relief s'il était avéré, comme le pense Jacques GASCOU (1982, p. 265), que le statut de municipe a été octroyé entre 253 et 268.

Flaminicae

- 18 L'attribution aux femmes, dans l'épigraphie municipale, des qualités du citoyen romain est sensible également dans les inscriptions honorant des flaminiques. Le flaminicat, prêtrise municipale accordée aux femmes⁴⁴, est l'une des fonctions féminines les plus valorisées et valorisantes : en Afrique, 70 flaminiques sont attestées entre le I^{er} et le IV^e siècle - dont plus de la moitié pour les II^e et III^e siècles⁴⁵. Le flaminicat constitue en effet un moyen privilégié pour faire entrer ou avancer la parentèle masculine dans le *cursus* local ou impérial : la gestion de ce sacerdoce permet à un mari une promotion indirecte, par son épouse ; elle semble ouvrir aux fils et aux proches parents l'accès à des fonctions décurionales ou équestres⁴⁶. Le rôle des flaminiques dans la promotion individuelle de notables peut être illustré par l'exemple de deux *flaminicae IIII coloniarum*⁴⁷.
- 19 Veratia Frontonilla fut honorée à Cirta sous les premiers Sévères⁴⁸. Elle était mariée à un centurion retraité de la Troisième légion Auguste, qui offrit une statue à son épouse irréprochable (*uxori probatissimae*), avec l'approbation du conseil municipal. L'accès au flaminicat dépend évidemment des circonstances, mais par ce moyen, l'intégration à la communauté peut être facilitée, pour des raisons financières, pour un homme sans expérience, sans *dignitas*, ou qui n'a pas accès aux charges locales⁴⁹. L'adjectif *probatissima* est à noter : utilisé en contexte honorifique masculin, il caractérise la pureté morale d'un homme (la *probitas* masculine correspond à la *castitas* féminine), notamment dans le cadre d'un sacerdoce⁵⁰.

- 20 Claudia Vitosa Tertullina occupe la fonction un peu plus tard, vers 230-250. Son cousin (*frater patruelis eius*), décurion des mêmes colonies, lui élève avec l'accord du conseil une statue⁵¹ *ob insignem in se amorem et munificentiam eius*. On peut proposer une interprétation quelque peu osée de la formule « en remerciement de son attachement et de sa générosité à son égard ». L'*amor* dont elle fit preuve est là encore de nature civique, ce que prouvent le contexte officiel de la dédicace et l'association des termes *amor* et *munificentia*, typiques de l'exercice évergétique et du bienfait municipal. Le cousin Scipion la remercie pour le soutien prodigué au cours de sa carrière, qui a peut-être permis son inscription dans l'ordre équestre [*equo publ (ico) ornatus*], événement qui constituerait le prétexte de la dédicace. Permettre la promotion et l'assimilation administrative de la parentèle apparaît bien comme une qualité civique, d'autant plus que les chevaliers constituent le groupe aristocratique dominant la vie locale dans la confédération cirtéenne (voir le recueil des *ILAlg*, II, 1). La patronne de Cirta, Fabia Victoria Iouina, était mariée à un chevalier – seule patronne africaine connue de « niveau » équestre⁵². Il est intéressant de noter cette particularité : dans les cités africaines, les clarissimes occupent rarement un office municipal ; les choisir pour patronner des cités équilibre donc leur faible implication dans la gestion politique locale⁵³. Le cas du cousin Scipion n'est pas isolé : sous Antonin, à Thamugadi, colonie du Sud-Est numide, la flaminique Flavia Procilla a peut-être soutenu l'ascension de son cognat⁵⁴ ; le fils de Paeduca Sextina, flaminique perpétuelle de Carthage sous Hadrien, est adlecté à l'ordre équestre⁵⁵, comme le fils de Iulia Bassilia, flaminique perpétuelle à Thuburbo Maius vers 175⁵⁶.
- 21 Les témoignages du soutien féminin aux carrières masculines ne sont pas l'apanage des flaminiques : d'autres documents montrent un motif similaire de dédicace. Ainsi à Rusicade, Q. Austurnius Lappianus⁵⁷ honora entre 198 et 211 son épouse Claudia P. f. Quir. Gallitta⁵⁸ : Lappianus, magistrat local, avait été élevé au rang de chevalier peut-être par l'entremise de sa femme, dont le frère Ti. Claudius Claudianus⁵⁹ effectuait une brillante carrière impériale. Celui-ci, un homme du cru, clarissime peut-être né chevalier et adlecté parmi les anciens tribuns par Septime Sévère, fut consul suffect en 199 ; il était marié à Pomponia Germanilla, elle-même honorée à Rusicade par un client de son époux⁶⁰. Les femmes sont ainsi influentes dans les réseaux de clientèle, au niveau provincial et impérial.
- 22 Le flaminicat est intégré aux structures des colonies. Ainsi, les flaminiques portent le même locatif *III coloniarum Cirtensium* que les magistrats locaux. S'il est impossible de préciser la procédure d'attribution du sacerdoce, il est évident qu'elle met en jeu une désignation publique (acclamation ? élection ?) par au moins une des instances dirigeantes de la communauté⁶¹. Une autre inscription de Cirta témoigne au III^e siècle de l'octroi du flaminicat perpétuel : la flaminique Sittia Calpurnia Extricata a reçu sa charge par consentement du peuple (*ex consensu populi*), et en raison de sa générosité (*ob munificentiam eius*)⁶². Cela montre que les mécanismes institutionnels articulés sur la dualité municipale *ordo/populus* fonctionnaient pour la nomination d'une femme, le *populus* reconnaissant et approuvant ainsi son *auctoritas*. Le flaminicat est bien entendu largement attesté dans les municipes et colonies, mais aussi dans certaines *ciuitates* pérégrines où le culte impérial s'est organisé spontanément⁶³.
- 23 Membres de l'élite locale, les flaminiques participent énergiquement au fonctionnement des institutions coloniales. Outre le versement de la *summa honoraria*, l'évergétisme féminin s'exerçait par ce biais de manière préférentielle, à titre public ou privé : les flaminiques se montraient généreuses en matière d'équipement urbain⁶⁴. Ainsi, à Henchir

Brick dans l'est de la Proconsulaire, à la fin du II^e siècle, une statue est décrétée à Modia Quintia qui aménagea un portique en augmentant le montant de la *summa legitima*⁶⁵ ; à la même époque, l'ordo de Calama décréta cinq statues en l'honneur de la flaminique qui fit construire le théâtre⁶⁶. À Thamugadi au début du III^e siècle, le couple fastueux des Sertii, flamines perpétuels, aménagea la place du marché, et Sertia reçut l'hommage de sa cité *ob merita in ciuis (sic) patriamque et munificentiam eius*⁶⁷.

- 24 Les flaminiques animent la cohésion civique par des libéralités envers le peuple et l'ordo (distributions de sportules, financement de banquets, organisation de jeux...). À Dougga, Asicia Victoria a réglé les dépenses en l'honneur du flaminicat de sa fille : « à la fin du II^e siècle et au début du III^e, au moment où Septime Sévère accorda le droit municipal à Thugga, Asicia Victoria joua un rôle de premier plan. Elle donna 20 sesterces pour décorer des bâtiments et institua une fondation de 100 sesterces en l'honneur du flaminicat de sa fille Vibia Asiciane, fondation dont les intérêts devaient servir à distribuer des sportules » (BRIAND-PONSART 2003, p. 86). À Mustis, municipe césarien, Maria Lucina a fait réaliser un bâtiment conjointement avec ses deux fils, des chevaliers, probablement en l'honneur d'Elagabal et Iulia Soaemias, *ob honorem*, une promesse faite lorsqu'elle briguit le flaminicat, ce don s'ajoutant à la *summa honoraria*. La cérémonie de dédicace a donné lieu au versement de sportules pour les décurions et à l'organisation d'un banquet pour les citoyens⁶⁸. Dans la même cité, la flaminique Iulia Q. f. [-], généreuse envers sa *patria* comme le furent ses ancêtres, institua une fondation perpétuelle « pour banqueter » (*in perpetuum epularetur*), et, par testament, fit élever et dédier une statue à Cérès, offrant un banquet pour les magistrats, *pro salute* des Augustes Sévère Alexandre et sa mère⁶⁹.
- 25 En plus des exigences de fortune et de notabilité, le recrutement des flaminiques s'appuyait peut-être sur des critères de *boni mores*. À Césarée, à l'époque sévérienne, une épitaphe rappelle les qualités de Rubria Festa, qui fut flaminique provinciale (*aurea uitta et corona Mauriciae prouincia*) et incarnait le modèle de la matrone romaine⁷⁰. D'ascendance illustre (*nata claro Rubriorum genere de primoribus*), d'une moralité irréprochable (*sancta mores*), belle (*pulchra uisu*) et d'une grande intelligence (*praecluens prudentia*), elle mourut en sa dixième couche, laissant vivants cinq enfants qu'elle avait elle-même allaités (*quinque natos lacte mater ipsa quos aluit suo*).
- 26 Grâce à leurs attributions religieuses, les flaminiques détenaient un rôle sociopolitique de premier plan, qui reposait sur le crédit que leur accordaient leurs concitoyens et sur leur *dignitas*. Leur position sociale les contraignait ainsi à adopter une prestance matronale, indispensable à leur réputation. Ce modèle de la matrone romaine, d'inspiration aristocratique, et à l'imitation des grandes dames de l'Empire, n'était toutefois pas seulement un idéal désincarné.

Matronae

- 27 Selon Nicole BOËLS-JANSSEN (1993, p. 14) « la matrone se définit d'abord par un statut social et religieux lié à la mission qui lui est confiée par la société ». Le terme de *matrona* est une qualification juridique restrictive désignant une femme respectable, ingénue, disposant du *conubium* et mariée légalement ; elle assure la (re) production des citoyens romains. Par ailleurs, la collectivité des matrones est une composante structurelle de la cité romaine, garante de la bonne marche de la société civique, qui se manifeste par des rites collectifs de première importance⁷¹. La catégorie sociale des matrones est constitutive de

la cité romaine, et, logiquement, s'est mise en place dans les colonies. C'est peut-être le seul rôle féminin spécifiquement colonial, mais, dans la mesure où il ne s'agit pas d'une charge, il n'apparaît pas dans les textes honorifiques ; les inscriptions africaines commémorant des *matronae* sont funéraires. Elles proviennent de Tunisie centrale et des colonies militaires du *limes* maurétanien, Sitifis et Auzia, et sont datables du II^e au IV^e siècle. Les défunt(e)s s'y distinguent par l'éloge de leur prééminence sociale et de leurs vertus. En mettant en relation les épitaphes de matrones avec les témoignages de cultes matronaux⁷², la mention *matrona* paraît être plus qu'un simple compliment funéraire : il faudrait plutôt l'appréhender comme un indice d'appartenance à l'organisation matronale, dont la puissance se fonde sur la renommée et la fortune de ses membres.

- 28 Les matrones peuvent, dans la cité et sans supervision des magistrats, s'organiser et s'administrer comme un corps constitué disposant de règles propres, accessible selon des critères juridiques et d'usage que nous ignorons mais qui incluent des critères de moralité établie (entre autres ?) pour le service de cultes particuliers. La collectivité matronale est représentée par une « sélection » de matrones, qui agissent au nom de toutes et sur leur propre initiative (fondation de cultes, dédicace de temples...) ⁷³. L'histoire romaine est semée d'exemples de cette représentation de toutes par les meilleures : ainsi, lors des rites ordinaires – par exemple, le service de la statue de Pudicitia est réservé aux *uniuirae*, celles qui ont le mieux fait preuve de *pudicitia* ; lors de cérémonies exceptionnelles – pour recevoir une nouvelle divinité, lors des punitions expiatoires sous inculpation de complot contre l'État, ou lors des Jeux séculaires organisés sous Auguste puis Septime Sévère ⁷⁴. Cette même organisation matronale est ridiculisée dans l'*Histoire Auguste* ⁷⁵ ; si les passages doivent être interprétés avec prudence, plusieurs éléments sont à retenir : les matrones, issues des familles aristocratiques, détiennent des sacerdoces publics, s'assemblent pour des occasions solennelles, « légifèrent » à propos d'étiquette les concernant. Il semble que les empereurs sévériens aient voulu maintenir ou redynamiser le fonctionnement de cette catégorie sociale, lui redonner une place importante au cœur des institutions politiques.
- 29 Je présenterai ici l'exemple des matrones d'Auzia qui ont vécu sous les Sévères : deux femmes y sont qualifiées de *bonae memoriae matronae*. Caecilia Victorina, morte à 70 ans en 247 ; elle a 20 ou 30 ans lorsqu'Auzia devint colonie (entre 198 et 211 : GASCOU 1982, p. 208) ⁷⁶. Si L. Cecilius Victorinus, nommé en 224 dans une dédicace au dieu protecteur de la colonie ⁷⁷ est son parent proche (frère ou père ?), elle appartient alors aux familles financièrement et politiquement actives au moment de la promotion coloniale : on ne s'étonnera pas de son statut de matrone.
- 30 Leur contemporaine Pullaenia Minucia ⁷⁸ appartient à la *gens* des Pullaeni, dont plusieurs membres sont identifiés à Auzia. Par exemple, une épitaphe double mentionne Sex. Pullaenius Mininus, enterré avec une *matrona*, sans précision des liens qui les unissent ⁷⁹. Certains membres ont le rang équestre, tel Q. Pullaenius Donatius, chevalier, fils de chevalier, dont l'épouse fut desservante de Pudicitia (*cultrix Pudicitiae*). Son épitaphe est lacunaire et non datable ⁸⁰ ; elle était parée de vertus matronales essentielles : la discrétion (*[ma ?]ritas secretissima*), car une bonne matrone doit s'efforcer de ne pas faire parler d'elle ; une réputation honorable (*honesta fama*), assise sur son rang social et un comportement vertueux, qui doit ici être mis en relation avec le service de Pudicitia. L'importance civique du culte de Pudicitia est connue : il garantissait la cohésion et la sûreté de l'État ⁸¹.

- 31 La *fama* était la notoriété dont on bénéficiait dans sa communauté, la (bonne) réputation qu'on laissait derrière soi. Cette notion est une clé pour comprendre la représentation et le rôle publics des femmes : les matrones bénéficient d'une *fama* qui leur donne du crédit auprès de leurs concitoyens. L'importance de la réputation apparaît dans l'histoire romaine : ainsi Claudia Quinta, dont la *castitas* fut mise en doute, s'imposa une ordalie pour prouver que les soupçons n'étaient que persiflages ; elle fut confirmée *castissima matronarum*⁸².
- 32 La *fama* féminine est cependant complexe : elle se construit d'abord négativement puisque la femme ne doit pas faire parler d'elle, c'est-à-dire que personne ne doit avoir l'occasion de médire à son propos (ce que seuls un comportement irréprochable et une grande discrétion garantissent). Dans le même temps, la femme romaine étant invitée à participer à la vie publique comme garante d'un sain ordonnancement de la société, elle doit faire parler d'elle en termes de bienséance. De plus, elle cautionne le prestige de sa famille, de son mari, et prépare l'avenir de ses enfants au sein de l'élite : César avait divorcé car la réputation de son épouse était ternie par le scandale de la fête de Bona Dea⁸³ ; Apulée, pour disqualifier son adversaire, jetait l'opprobre sur sa femme et sa fille (*Apologie*, LXXV et LXXVI) : celles-ci discréditées, l'homme le serait également. N'étant point anonyme dans sa cité, une matrone doit donc faire parler d'elle en termes excellents, ce que dit joliment un poème de Numidie : *Exemplum Matro/na sita est qua/fama loquetur/sanctius et me/lius non potuisse/dari* (jeu de mots entre le nom et le qualificatif, CLE, 2090).
- 33 Issues d'une élite sociale, investies – aux plans symbolique et pratique – d'un pouvoir de représentation, de cohésion et de médiation sis dans la structure civique, jouissant d'un prestige certain et disposant de moyens d'action réels dans les cités africaines, les « saintes matrones » de Leïla LADJIMI-SEBAÏ (1999) tenaient donc un rôle civique de premier plan. À l'appui de cette interprétation, il faudrait verser une inscription de Narbonnaise honorant une flaminique également qualifiée de *matrona*⁸⁴.

Conclusion

- 34 Les femmes ont été des forces vives de la romanisation : dès la conquête, elles ont permis la diffusion de la citoyenneté romaine, par transmission statutaire. Les « grandes dames » ont, très tôt dans les cités des provinces africaines, participé à la mise en place puis au fonctionnement des institutions de type romain, par exemple en adoptant le comportement politique des matrones dans les colonies ; dans les cités pérégrines, elles se sont impliquées dans les stratégies déployées en vue d'une promotion juridique. Elles ont soutenu l'intégration progressive des notables locaux dans le système des distinctions romaines. Enfin, dans le cadre de leur contribution à la vie municipale, elles se sont approprié la représentation publique et les qualités du « bon citoyen ».
- 35 Elles se sont également approprié le modèle de la femme romaine et ont soutenu la diffusion de cet idéal aristocratique, et, sans doute, d'un genre de vie importé de Rome, notamment via la sociabilité matronale. Le nom de matrone se méritait : spécimens provinciaux conformes aux normes romaines, les *matronae* étaient habilitées à métaphoriser et matérialiser la *pax deorum* et la cohésion politique ; elles disposaient d'une autorité sociale et morale certaine, assise sur leur naissance et leur réputation, et représentaient le meilleur et l'idéal de la communauté. Ces réseaux féminins pouvaient

constituer des appuis solides pour les femmes publiquement actives : de ces matrones faisaient évidemment partie les flaminiques et les prêtresses publiques, les femmes les plus en vue et les plus riches de la communauté, même dépourvues de fonctions officielles, telles les patronnes ou les épouses des fonctionnaires impériaux en poste dans la province, qui entretenaient des clientèles à travers l'Empire. Le statut matronal sanctionnait leur pouvoir, un pouvoir genré et élitiste, établi au cœur de la construction civique des colonies. En effet, la collectivité matronale était une catégorie structurelle du corps politique ; si diverses célébrations religieuses officielles conditionnaient des formes rituelles de son expression, certains événements (par exemple, la dédicace d'un monument offert par une femme) devaient générer d'autres manifestations publiques de la société des matrones, en accord avec le conseil municipal.

- 36 Le paysage des cités africaines, romaines ou romanisées, n'était pas réservé aux hommes : ils le partageaient avec leurs mères, leurs épouses, leurs filles ou leurs cousines, qui, comme eux, avaient assimilé et représentaient l'idéal civique romain. Elles construisaient avec eux la mémoire politique et monumentale de la cité. Elles attestaient aussi la légitimité statutaire de tel personnage public, ce qui constitue évidemment l'un des piliers de la vocation publique féminine. Ainsi, la dédicace monumentale associait souvent l'épouse à l'époux, simple donateur, magistrat, prêtre, fonctionnaire impérial – caution familiale, qui, par un jeu de miroir entre l'intime et le public, garantissait la bonne gouvernance d'un homme politique. Plusieurs inscriptions étudiées ici présentent la femme comme initiatrice d'une légitimité : dans sa position de « mère », son activité politique permettait aux hommes proches, notamment à ses enfants, d'accéder à une plus grande dignité au service de la communauté ou de l'État. Enfin, les femmes s'inscrivaient aussi bien dans la geste familiale citoyenne : elles prolongeaient au même titre que leurs parents mâles la tradition participative de la *gens* et la transmettaient à leurs enfants, filles et garçons.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations

CIL = *Corpus Inscriptionum Latinarum* : vol. VI, *Inscriptiones urbis Romae Latinae*, E. BORMANN et G. HENZEN (éd.), 1876 ; vol. VIII, *Inscriptiones Africae Latinae*, G. WILLMANS, Th. MOMMSEN, R. CAGNAT, I. SCHMIDT, H. DESSAU (éd.), 1881-1959 ; vol. IX, *Inscriptiones Calabriae, Apuliae, Samnii, Sabinorum, Piceni Latinae*, Th. MOMMSEN (éd.), 1883 ; vol. XII, *Inscriptiones Galliae Narbonensis Latinae*, O. HIRSCHFELD (éd.), 1888.

CLE = Fr. BÜECHELER, *Anthologia latina II, Carmina latina epigraphica*, Stuttgart, 1895-1897.

DFH = M. KHANOUSSI et L. MAURIN, *Dougga, fragments d'histoire : choix d'inscriptions latines éditées, traduites et commentées (I^{er}-IV^e siècles)*, Bordeaux, 2000.

FOS = M.-Th. RAEPSAET-CHARLIER, *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial, I^{er}-II^e siècle*, Louvain, 1987.

IG = *Inscriptiones Graecae*, vol. XIV, *Inscriptiones Italiae et Siciliae additis Graecis, Galliae, Hispaniae, Britanniae, Germaniae inscriptionibus*, 1960.

IL Afr = R. CAGNAT, A. MERLIN, L. CHATELAIN, *Inscriptions latines d'Afrique (Tripolitaine, Tunisie, Maroc)*, Paris, 1923.

IL Alg, I = St. GSELL, *Inscriptions latines de l'Algérie. Inscriptions de la Proconsulaire*, Paris-Alger, 1922.

IL Alg, II, 1, 2 et 3 = H.-G. PFLAUM, *Inscriptions latines de l'Algérie, Inscriptions de la Confédération cirtéenne, de Cuicul et de la tribu des Suburbures*, Vol. 1, *Rusicade et région de Rusicade, Cirta, Castellum Celtianum, Caldis, Castellum Tidditanorum*, Paris-Alger, 1957 ; Vol. 2, *Entre Cirta et Thibilis, Thibilis, De Civitas Nattabuttum à Tigisis, Région au sud de Gadiaufala, Tigisis et Sigus, Sigus et environs de Sigus, Sila et environs de Sila*, Paris-Alger, 1976 ; Vol. 3, *Inscriptions latines de l'Algérie. II, 3. Inscriptions de la confédération cirtéenne, de Cuicul et de la tribu des Suburbures*, Paris, 2003, publiées par X. DUPUIS.

IAM 2 = J. GASCOU, *Inscriptions antiques du Maroc, 2 : inscriptions latines*, Paris, 1982.

IAM 2 Suppl. = N. LABORY, *Inscriptions antiques du Maroc, 2 : inscriptions latines. Supplément*, Paris, 2003.

ILTun = A. MERLIN, *Inscriptions latines de la Tunisie*, Paris, 1944.

PIR² = E. GROAG, A. STEIN, *Prosopographia imperii Romani. saec. I. II. III.*, Berlin, 1933-1999.

Bibliographie générale

BEAUCAMPS J. (1990), *Le statut de la femme à Byzance, IV^e-VII^e siècle*, tome 1, *Le droit impérial*, Paris.

BERTRANDY Fr. (2006), « Le culte impérial dans la *contributio* cirtéenne : les flamines », dans VIGOURT A., LORiot X. et BÉRANGER A. dir., *Pouvoir et religion dans le monde romain, en hommage à Jean-Pierre Martin*, Paris, p. 401-413.

BIELMAN A. (2002), *Femmes en public dans le monde hellénistique, IV^e-I^{er} siècle av. J.-C.*, Paris.

BIELMAN A. et FREI-STOLBA R. (1998) « Femmes et funérailles publiques dans l'Antiquité gréco-romaine », dans BIELMAN A. et FREI-STOLBA R. éd., *Femmes et vie publique dans l'Antiquité gréco-romaine*, Lausanne, p. 5-31.

BIELMAN A. et FREI-STOLBA R. (1994), « Les flaminiques du culte impérial : contribution au rôle de la femme sous l'empire romain », *Études de Lettres* 2, p. 113-126.

BOËLS-JANSSEN N. (1993), *La vie religieuse des matrones à Rome*, Paris.

BOËLS-JANSSEN N. (2008), « *Maiestas matronarum* », *Latomus* 67-1, p. 37-55.

VAN BREMEN R. (1996), *The limits of participation, women and civic life in the Greek east in the hellenistic and roman periods*, Amsterdam.

BRIAND-PONSART Cl. (2003), « Les dames et la terre dans l'Afrique romaine », *Histoire et Sociétés Rurales* 19, p. 79-90.

BRIAND-PONSART Cl. (2004), « Autocélébration des femmes dans les provinces d'Afrique : entre privé et public », dans CÉBEILLAC-GERVASONI M., LAMOINE L. et TRÉMENT Fr. dir., *Autocélébration des élites locales dans le monde romain. Contexte, textes, images (II^e siècle av. J.-C. - III^e siècle apr. J.-C.)*, Clermont-Ferrand, p. 171-186.

CHASTAGNOL A. (2005), *Le sénat romain à l'époque impériale. Recherches sur la composition de l'Assemblée et le statut de ses membres*, Paris, 1^{er} tirage 1992.

- CHAUSSEON FR. (2000), « Une descendante des Scipions en Afrique au III^e siècle apr. J.-C. », *BSAF*, p. 165-176.
- CORBIER M. (1990), « Usages publics du vocabulaire de la parenté : *patronus* et *alumnus* de la cité dans l'Afrique romaine », *L'Africa Romana VII-2* (Sassari 1989), p. 815-854.
- DELGADO DELGADO J. A. (1998), *Elites y organización de la religión las provincias romanas de la Bética y las Mauritánias : sacerdotes y sacerdocios*, Oxford.
- DELGADO DELGADO J. A. (2000), « Los sacerdotes de las ciudades del Occidente latino : una síntesis », *Iberia : Revista de la Antigüedad* 3, p. 35-50.
- FISHWICK D. (2002), *The Imperial Cult in the Latin West : Studies in the Ruler Cult of the Western Provinces of the Roman Empire*, vol. 3, *Provincial Cult, part 2, the Provincial Priesthood*, Leiden/New-York.
- FORBIS E. (1996), *Municipal Virtues in the Roman Empire*, Stuttgart.
- GAGÉ J. (1963), *Matronalia. Essai sur les dévotions et les organisations culturelles des femmes dans l'ancienne Rome*, Bruxelles.
- GASCOU J. (1982), « Politique municipale en Afrique du Nord », *ANRW*, II, 10-2, p. 136-320.
- GORDON R. (1990), « Religion in the Roman Empire : the civic compromise and its limits », dans BEARD M. et NORTH J. éd., *Pagan Priests. Religion and Power in the Ancient World*, Londres, p. 235-255.
- HÄNNINEN M.-L. (1999), « *Iuno Regina* and the Roman Matrons », dans SETÄLÄ P. et SAVUNEN L. éd., *Female Networks and the Public Sphere in Roman Society*, Rome, p. 39-52.
- HELLEGOUARC'H J. (1972), *Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, 1^{er} tirage 1963.
- HEMELRIJK E. A. (2004), « City Patronesses in the Roman Empire », *Historia* 53, p. 209-245.
- JACQUES FR. (1984), *Le privilège de liberté. Politique impériale et autonomie municipale dans les cités de l'Occident romain (161-244)*, Paris.
- LADJIMI-SEBAÏ L. (1990), « À propos du flaminat féminin dans les provinces africaines », *MEFRA* 102-2, p. 651-686.
- LADJIMI-SEBAÏ L. (1999), « Saintes matrones et dangereuses dévergondées : deux images des femmes du Maghreb à l'époque romaine », *Clio* 9, p. 17-36.
- LEFEBVRE S. (1999), « Les chevaliers dans les hommages publics d'Afrique », dans DEMOUGIN S., DEVIJVER H. et RAEPSAET-CHARLIER M.-Th. éd., *L'ordre équestre, histoire d'une aristocratie*, Rome, p. 513-578.
- LE ROUX P. (2004), « La romanisation en question », *Annales (HSS)* n° 2, p. 287-311.
- MELCHOR GIL E. (2007), « Sobre la presencia de la laudatio y la ausencia del funus publicum en la epigrafía de Hispania y de la Mauritania Tingitana », *Epigraphica* 69, p. 321-339.
- MIRÓN PÉREZ M. D. (1996), *Mujeres, religión y poder : el culto imperial en el occidente mediterráneo*, Grenade.
- MUELLER H.-F. (1998), « Vita, Pudicitia, Libertas : Juno, Gender, and Religious Politics in Valerius Maximus », *Transactions of the American Philological Association*, 128, p. 221-263.
- NICOLS J. (1989), « *Patrona ciuitatis* : Gender and Civic Patronage », dans Deroux C. éd., *Studies in Latin Literature and Roman History V*, coll. Latomus 206, p. 117-142.

- PAILLER J.-M. (1997), « Des femmes dans leurs rôles : pour une relecture des guerres civiles à Rome (I^{er} siècle av. J.-C.) », *Clio* 5, p. 63-78.
- PARKER H. N. (2004), « Why Were the Vestals Virgins ? Or the Chastity of Women and the Safety of the Roman State », *American Journal of Philology* 125, p. 563-601.
- PAVIS D'ESCURAC H. (1980), « Flaminat et société dans la colonie de Timgad », *AntAfr* 15, p. 183-200.
- PFLAUM H.-G. (1976), « Les flamines de l'Afrique Romaine », *Athenaeum* n. s. 54, p. 152-163.
- SALLER R. P. (2000), *Personal Patronage Under the Early Empire*, Cambridge, 1^{er} tirage 1982.
- SAVALLI-LESTRADE I. (1994), « La place des reines à la cour et dans le royaume à l'époque hellénistique », *Études de Lettres* 2, 1994, p. 59-76.
- SAINT-AMANS S. (2004), *Topographie religieuse de Thugga (Dougga)*, Bordeaux.
- SCHEID J. (1991), « D'indispensables étrangères. Place et rôle religieux des femmes à Rome », dans Perrot M., Duby G., Schmitt Pantel P. dir., *Histoire des femmes en Occident*, tome 1, *Antiquité*, Paris, p. 405-437.
- SCHEID J. (2003), « Les rôles religieux des femmes à Rome, un complément », dans Frei-Stolba R., Bielman A., Bianchi O. dir., *Les femmes antiques entre sphère privée et sphère publique*, Berne, p. 137-151.
- THÉBERT Y. (1978), « Romanisation et déromanisation en Afrique : histoire décolonisée ou histoire inversée ? », *Annales (HSS)* n°1, p. 64-82.
- THÉBERT Y. (2003), *Thermes romains d'Afrique du Nord et leur contexte méditerranéen*, Rome.
- TOMLIN R. S. O. (1988), « The Identity of the Ignotus in *CIL*, VIII, 1578 », *ZPE* 74, p. 145-147.
- ZIMMER G. (1989), *Locus datus decreto decurionum. Zur Statuenaufstellung zweier Forumsanlagen im römischen Afrika*, München.

NOTES

1. SAVALLI-LESTRADE 1994 ; VAN BREMEN 1996, p. 25-40 ; BIELMAN 2002, p. 279.
2. Fabia Bira à Volubilis, municipe en 44 : *flaminica prima in municipio suo* (sous Claude ou Néron, *IAM*, II, 439 et Suppl.)
3. MIRÓN PÉREZ 1996, p. 207 ; BIELMAN et FREI-STOLBA 1998 ; MELCHOR GIL 2007.
4. Constat identique pour les cités grecques : VAN BREMEN 1996, p. 190.
5. Restitutions dans ZIMMER 1989, p. 18, Abb. 5 et p. 35, Abb. 15.
6. *ILAlg*, II, 3, 7765 ; ZIMMER 1989, p. 58, C13 (Tafeln 5).
7. *ILAlg*, II, 3, 7898 ; ZIMMER 1989, p. 62, C27 (Tafeln 6).
8. *ILAlg*, II, 3, 7944 ; ZIMMER 1989, p. 56, C8 (Tafeln 4).
9. BEAUCAMPS 1990, p. 29-35 ; VAN BREMEN 1996, p. 47.
10. Les propositions d'interprétation que je donne en ce sens sont donc émises sous réserve d'une documentation plus étoffée, et s'appuient sur un faisceau d'indices assez minces.
11. Sept autres patronnes, en Italie. Pour le patronage municipal féminin : NICOLS 1989, SALLER 2002, p. 145-204, HEMELRIJK 2004 (mention de cinq patronnes supplémentaires).
12. *CIL*, IX, 3428.

13. HEMELRIJK 2004, p. 218 : « In comparison with her senatorial husband, who was mostly occupied in Rome, she may have had more time to spend on behalf of her native city : thus, her patronage may have been both accessible and rewarding ».
14. HELLEGOUARC'H 1972, p. 303.
15. Commentaire éclairant d'HEMELRIJK 2004, p. 222.
16. AE, 1915, 37 ; *ILAFr*, 414.
17. CHASTAGNOL 2005, p. 183-187.
18. *PIR*², A 158.
19. *PIR*², A 464 ; consul suffect dans la première moitié du III^e siècle, il est connu par les dédicaces adressées à sa mère et à sa fille.
20. Second quart du III^e siècle : AE, 1906, 142 ; *CIL*, VIII, 25523.
21. *CIL*, VIII, 1181 au III^e siècle. Protagonistes en *PIR*², A 27, 29, 31 et *PIR*², G 52.
22. JACQUES 1984, p. 222-247.
23. La complémentarité des activités masculines et féminines dans la cité grecque est remarquable, surtout à l'époque hellénistique (VAN BREMEN 1996, p. 144). L'idée d'une répartition genrée des responsabilités entre homme et femme dans le cadre de l'exercice de fonctions municipales ou de prêtrises est intéressante, mais rien, dans l'Afrique romaine, ne permet de l'appuyer. Pourtant, cela expliquerait la valorisation du couple dans la représentation publique. Si l'image publique du couple se répand sans doute par imitation du modèle impérial, et sous l'influence de la philosophie stoïcienne – par exemple, dans les provinces les fonctionnaires impériaux sont souvent associés à leur épouse et leurs enfants –, le modèle des reines hellénistiques a aussi pu jouer un rôle. Au début de l'Empire, à Rome, Livie offre un repas aux matrones à l'occasion des victoires de Tibère en Dalmatie et Pannonie en 9, puis en 7 av. J.-C. lors de son triomphe germanique. À ce moment, les rôles et honneurs publics rendus aux femmes de la famille impériale sont liés et complémentaires au rôle public des hommes de leur entourage ; cette situation évolue vers l'autonomie des actions féminines : SCHEID 2003.
24. *ILAFr*, 454 ; THÉBERT 2003, p. 488, n°12.
25. *PIR*², M 462 ; consul suffect en 191-192.
26. L'importance du dossier épigraphique concernant les *alumni* de cité est une spécificité africaine, et concerne la Proconsulaire et la cité numide de Thamugadi, entre 150 et 300, recoupant en cela l'usage patronal, d'où son intérêt ici.
27. « La dédicace de la cité rappelle le *singularis in ciues et patriam amor* dont le couple a fait preuve » ; inscription inédite, voir CORBIER 1990, n° 3, p. 827 et p. 838.
28. Inscription inédite, voir CORBIER 1990, n° 10 p. 833-834 et p. 836-837 ; ex-voto familial.
29. AE, 1898, 112 ; *CIL*, VIII, 23832. Datation de François CHAUSSON (2000). Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER, *FOS*, 587, propose quant à elle de l'identifier avec la *matrona senatoria* des jeux de 204.
30. L'expression *ciues et patronus* est reprise pour son fils (*PIR*², A 1096 et *CIL*, VIII, 23831). D'autres attestations en confirment l'usage dans la région, dans la première moitié du III^e siècle : *CIL*, VIII, 971 (Neapolis) ; *CIL*, VIII, 1439 (Thibursicum Bure, 198-211) ; *CIL*, VIII, 26622 (Thugga, 193-235) ; à Uchi Maius : *CIL*, VIII, 15455 (après 238) et *CIL*, VIII, 26270 (238-245).
31. FORBIS 1996, p. 2
32. FORBIS 1996, p. 34-35
33. *ILAFr*, 279 ; dédicace constituée à titre privé vers 230 (?). Le jeune homme est identifié par sa mère Publana et par son père défunt, ce qui prouve l'égale renommée des deux parents.
34. *PIR*², A 1095 ; consul suffect sous Sévère Alexandre ?
35. *CIL*, VI, 1478.
36. *IG*, XIV, 1960. Morte dans les années 260, Publana a dû naître vers 200.
37. Dans les épitaphes : en Proconsulaire, où est née Publana, au II^e siècle (*CIL*, VIII, 27139 à Dougga ; *CIL*, VIII, 11294 à Zaatli au sud de la province : la matrone défunte était aussi *unicuba*) ; à

Cirta en Numidie, où Publina est honorée, au II^e siècle ou au début du III^e (*ILAlg*, II, 1, 1079 qualité exprimée par *solo contenta marito* ; *ILAlg*, II, 1, 1185 ; *ILAlg*, II, 1, 1406) ; à Rome (*CIL*, VI, 31711 et p. 3805, 4777).

38. GASCOU 1982, p. 272.

39. *AE*, 1913, 13.

40. FORBIS 1996, p. 36.

41. *ILAlg*, II, 2, 4661 ; 211-212.

42. Puînée des filles de Marc-Aurèle née vers 170, elle épouse en premières nocces L. Antistitus Burrus, consul en 181, assassiné sur ordre de Commode. Sœur de Septime Sévère, tante de Caracalla et Géta, elle fut aussi patronne de la colonie de Calama (*ILAlg*, I, 241, *patrona municipii*).

43. Ce modèle civique, d'essence masculine (vertus de la munificence, du goût des honneurs, etc.), est adopté par les femmes dès l'époque hellénistique (BIELMAN 2002, p. 300-303).

44. Pour les relations entre le pouvoir et les prêtrises, cf. DELGADO DELGADO 2000 et PFLAUM 1976.

45. LADJIMI-SEBAÏ 1990, à compléter par BRIAND-PONSART 2004.

46. PAVIS D'ESCURAC 1980 ; BIELMAN et FREI-STOLBA 1994.

47. Voir BERTRANDY 2006.

48. *CIL*, VIII, 7080 ; *ILAlg*, II, 1, 695.

49. Deux autres cas : une affranchie flaminique à Dougga vers 50 (*DFH*, 27) ; une Volubilitaine, épouse d'un préfet de cohorte, vers 100, qui reçut au début du II^e siècle des funérailles publiques *ob eximiam eius probitatem et mariti sui merita*.

50. FORBIS 1996, p. 87-88. A Pheradi Maius (est de la Proconsulaire) Didius Preiectus est *flamen perpetuus, probatissimus adque integerrimus uir* (*ILTun*, 251).

51. *CIL*, VIII, 18912 ; *ILAlg*, II, 2, 4686 ; base de marbre trouvée à Thibilis.

52. *CIL*, VIII, 7043 ; *ILAlg*, II, 1, 666.

53. LEFEBVRE 1999.

54. *AE*, 1941, 45.

55. *CIL*, VIII, 25846.

56. *AE*, 1917/18, 23.

57. *PIR*², A 1677.

58. *CIL*, VIII, 7978 ; *ILAlg*, II, 1, 29. Pour Claudia Gallitta : *PIR*², C 1095.

59. *PIR*², C 834.

60. *ILAlg*, II, 1, 30.

61. Mention de *flaminica designata* (*CIL*, VIII, 25490, très mutilée) ; un ex-voto de Cirta, dédié à *Honos et Virtus Augustes* par Q. Domitius Primianus et son épouse Iulia Fortunula, la qualifie de *candidata eius* (*CIL*, VIII, 6951 ; *ILAlg*, II, 1, 482) : le mari appuie la candidature de son épouse à une fonction, que rien ne permet cependant d'associer au flaminicat.

62. Deux bases dédiées à la flaminique : *ILAlg*, II, 1, 693 par la cité et 694 par sa famille.

63. A Dougga et à Numlulis, avant les Sévères, *pagus* et *ciuitas* ont apparemment un flamine commun : SAINT-AMANS 2004, p. 115-127 et 160-166. A Numlulis, le flaminicat a été octroyé *ex decreto utriusque ordinis* (*CIL*, VIII, 26121 ; en 168-171) : le *pagus* et la *ciuitas* ont choisi Iunia Saturnina comme flaminique et l'ont instituée par un décret commun.

64. Pour le rôle des flamines et flaminiques dans le développement des structures religieuses à Dougga : SAINT-AMANS 2004, p. 122-129.

65. *CIL*, VIII, 12317 et 23888 ; vers 180-200.

66. *CIL*, VIII, 5365 ; 17495 ; *ILAlg* I, 286 et *CIL*, VIII, 5366 ; *ILAlg* I, 287. En 161-169 ou 198-211.

67. *AE*, 1992, 1833, base de statue, 200-225. Aussi *CIL*, VIII, 2397 et 2398 (p. 1693), dédiés après son décès par son mari et *CIL*, VIII, 2396 et 17905, élevés par ses enfants adoptifs.

68. Inscription lacunaire, relevée sur deux fragments du même épistyle : *CIL*, VIII, 1578 et p. 1501 ; TOMLIN (1988). Le père des deux fils de Lucina n'est pas nommé : peut-être n'était-il pas citoyen, ou n'appartenait-il pas à l'ordre équestre.
69. *AE*, 1968, 588.
70. *AE*, 1995, 1783.
71. SCHEID 1991 et 2003 ; PARKER 2004, p. 588.
72. *Pudicitia* à Carpis (*CIL*, VIII, 993 = 12454) et Auzia ; *Bona Dea* à Mactar (*CIL*, VIII, 11795 et p. 2372), Sila (*ILAlg*, II, 2, 6863) et Zarai (*CIL*, VIII, 10765) ; *Vesta* à Thuburbo Maius (*ILAFr*, 258), Mustis (*AE*, 1968, 597) ; *Iuno Regina* à Thugga (*AE*, 1906, 122), Thuburbo Maius (*ILAFr*, 234), Thubursicu Numidarum (*ILAlg*, I, 1234), Portus Magnus en Césarienne (*CIL*, VIII, 9753 et p. 2046).
73. GAGÉ 1963, p. 116-131 ; BOËLS-JANSSEN 1993, p. 275-281 et 2008 ; PAILLER 1997 ; HÄNNINEN 1999, spécialement p. 41 et p. 51.
74. Un chœur de 109 matrones clarissimes et équestres, sous la direction de Julia Domna, participait aux célébrations des Jeux séculaires de 204 : SCHEID 2003, p. 140.
75. Consulter la mise au point d'André CHASTAGNOL 2005, p. 191-192.
76. *CIL*, VIII, 9090 et p. 1960.
77. *CIL*, VIII, 9014.
78. *CIL*, VIII, 9154.
79. *CIL*, VIII, 20812.
80. *CIL*, VIII, 9050.
81. MUELLER 1998 ; PARKER 2004.
82. Aurelius Victor, XLVI ; Ovide, *Les fastes*, IV, 293-348 ; Tite-Live, *Histoire romaine*, XXIX, 14, 12.
83. En 62 av. J.-C., P. Clodius Pulcher, déguisé en femme, fut découvert parmi les matrones lors de la fête de Bona Dea, qui se tenait dans la maison de César, sous la direction de sa mère, de son épouse et de sa sœur ; cela provoqua un scandale politique formidable dont César prit prétexte pour divorcer : Plutarque, *Vie de César*, X ; Suétone, *César*, VI, 3.
84. *CIL*, XII, 519 et p. 814.

RÉSUMÉS

L'association des femmes à la vie publique et politique romaine s'affiche depuis le Principat. À Rome, la famille impériale se réserve le bénéfice de l'espace public, mais il n'en va pas de même dans les provinces : l'épigraphie africaine montre ainsi, dès le début du 1^{er} siècle apr. J.-C., une participation locale des femmes à l'embellissement de l'espace urbain, qui s'intensifie parallèlement au développement des cités. Généralement inscrite dans une tradition d'évergétisme familial, lié ou non à un office public, la collaboration des femmes à la modélisation de l'espace municipal est d'abord financière et individuelle ; elle est aussi structurelle et collective comme le prouvent les témoignages de cultes matronaux. L'époque sévérienne marque d'ailleurs l'apogée de la représentation publique féminine en Afrique, non seulement dans les colonies et municipes, mais aussi dans les cités pérégrines romanisées.

The association of women in the Roman public and political life displays since Principat. In Rome, the imperial family has availed itself of public space's use. The situation is quite different in the provinces : the African epigraphy shows a participation of the local women in the embellishment

of urban places since the beginning of the first century AD, and this presence increases at the same time as urban development. Women collaborate on the municipal modelling by personal and financial support, usually set in a family habit of evergetism, binded or not to public offices. They also participate in a structural and collective way as shown by the testimonies of matronal worships. The Severian period actually marks the climax of the public representation of women in the african cities, whereas colonies, municipia or even civitates peregrinae.

INDEX

Keywords : woman, patronae, flaminicae, matronae, Roman Africa, romanization, city, Empire, Severian emperors

Mots-clés : femme, patronne, flaminique, matrone, Afrique romaine, romanisation, cité, Empire, Sévères

AUTEUR

CAROLINE HOERNI

ANHIMA - UMR 8210